

jérôme david

### Les fantômes des Annales : naissance d'une écriture «vivante» de l'histoire

*Vous verrez que, pour un directeur de revue, il y a deux sortes d'articles : ceux qui vous sont apportés et dont on ne veut pas, ceux qu'on demande et qu'on obtient pas.*

Mot de Lucien Lévy-Bruhl,  
rapporté par Marc Bloch<sup>1</sup>

En 1929 paraissait la première livraison des *Annales d'histoire économique et sociale*. Revue alors dirigée par Marc Bloch et Lucien Febvre, puis par Fernand Braudel, sa naissance est désormais presque unanimement considérée comme une rupture dans l'historiographie française, voire mondiale<sup>2</sup>. La correspondance de Bloch et de Febvre durant les premières années de la revue<sup>3</sup> nous permet de rappeler, sur pièces, qu'une «révolution» épistémologique n'est jamais soudaine ni définitive. Elle est l'effet d'ensemble d'innombrables piétinements de détail, de tâtonnements mineurs parmi lesquels, à côté des démarcations théoriques explicites et des appels à une transformation de la pratique historique, figurent le délicat recrutement des collaborateurs, les corrections lexicales ténues des articles reçus, l'équilibre précaire des rubriques, ou la politique des comptes rendus. Entre «l'esprit des *Annales*»<sup>4</sup> et la lettre de la revue s'insinuent ainsi des médiations de divers ordres qui furent autant de cadres imposés à l'écriture de l'histoire défendue par les deux directeurs. C'est de cet ajustement négocié des aspirations et des textes qu'il sera question ici, dans l'espoir d'explicitier les normes de raisonnement et d'écriture<sup>5</sup> défendues par Bloch et Febvre à l'horizon des possibles tout à la fois éditoriaux, argumentatifs et stylistiques qui leur étaient contemporains.

Febvre, commentant dans une lettre à Bloch les corrections qu'il avait effectuées sur un article à paraître dans la revue, s'interrogeait en 1931 sur la nécessité éventuelle d'imposer aux futurs collaborateurs certaines contraintes rédactionnelles précises, pour conclure aussitôt : «il ne faut pas de règle rigide, [...] la seule règle, c'est la clarté»<sup>6</sup>. La clarté, cette fameuse clarté française qui se voyait opposée au tournant du siècle à l'abstruse abstraction de la pensée allemande<sup>7</sup>, est une «règle» trop générale pour nous éclairer sur le style défendu par Bloch et

Febvre : Seignobos, sur qui les deux historiens ne cesseront de tirer à boulets rouges, ne s'en réclamait-il pas, lui aussi<sup>8</sup> ? A l'opposé, les multiples jugements lapidaires que Bloch et Febvre, dans leur correspondance, émettent à l'endroit des collaborateurs de la revue et des contributions qu'ils reçoivent semblent tout à la fois trop spécifiques et trop éluifs : qu'entendaient-ils en effet par une «purée métaphysico-catholico-luthérienne», du «caoutchouc économique», un «verbiage éjaculatoire», un «vague macaronique de [...] déclarations de principe», un «style pâteux», ou au contraire un «article mal écrit mais qui marche», «alerte et vivant»<sup>9</sup> ?

En filigrane de ces ellipses joyeusement cruelles ou enthousiastes se profilent des formes discursives aux contours flous, une constellation vague de nombreux repoussoirs et de quelques rares modèles. Car Bloch et Febvre étaient sans cesse hantés par des écritures-fantôme de l'histoire, c'est-à-dire l'ensemble des récits *psittaciques*, «sans mystère et sans vie»<sup>10</sup>, d'une histoire *désincarnée* contre lesquels ils ont cherché à définir et à préciser leurs propres exigences.

L'interprétation contextualisée des choix éditoriaux

<sup>1</sup> Lyons B. and M. (1991), *The Birth of Annales History : The Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935) : 105 ; désormais désignée par l'expression Correspondance Pirenne.*

<sup>2</sup> Voir par exemple Stoianovitch (1976), Burguière (1979), Revel (1979) ou Burke (1990). Pour un contrepoint critique, voir Mucchielli (1995).

<sup>3</sup> Bloch et Febvre (1994), *Correspondance : désormais désignée par l'expression Correspondance.*

<sup>4</sup> *Correspondance Pirenne (1991), lettre de Bloch du 6 novembre 1932 : 148.*

<sup>5</sup> *Sur les normes de raisonnement et d'écriture dans les sciences sociales, voir Passeron (1997).*

<sup>6</sup> *Correspondance (1994 : 280).*

<sup>7</sup> Selon Karl Ferdinand Werner, «une grande partie des innovations et des thèses essentielles des historiens qui se retrouveront autour des Annales ont été formulées [...] contre l'histoire telle qu'elle se pratiquait en Allemagne» (1990 : 125). *Sur ce nationalisme intellectuel qui nous paraît étrange aujourd'hui, voir Dumoulin (1995).*

<sup>8</sup> Voir Charle (1994 : 32-33).

<sup>9</sup> *Correspondance (1994, respectivement : 377, 277, 414, 286, 373, 276 et 308).*

<sup>10</sup> Febvre, «Et l'homme dans tout cela ? Sur un manuel» (1941), in Febvre (1992 : 102).

des deux directeurs, ainsi que des opérations de réécriture auxquelles ils soumettront quantité de textes reçus nous renseignera sur le style qu'ils cherchaient à donner aux *Annales* et sur la classification implicite des dangers qu'ils pensaient possibles. En d'autres termes, il s'agit de déterminer, selon le point de vue de Bloch et Febvre, le normal et le pathologique dans le domaine de la science historique.

### Les fantômes éditoriaux

Dès le début des années 1920, Bloch et Febvre conçurent le projet d'une revue internationale, ou, comme ils disaient jusqu'en 1925 environ, «interalliée», qui les rendait attentifs à toute entreprise de même nature. Ils envisagèrent d'abord de confier la direction de la revue à l'historien belge Henri Pirenne, et lui transmirent en 1921 une «Note sur l'organisation d'une Revue d'histoire et de sociologie économiques»<sup>11</sup>. Les Congrès internationaux des sciences historiques (1923 et 1928, notamment) leur parurent dès lors toujours une occasion propice au recrutement de collaborateurs étrangers.

Ainsi, de 1921 à 1929, les aspirations de Bloch et Febvre restèrent les mêmes : il s'agissait de promouvoir une conception de l'histoire qui tirât parti de l'ensemble des sciences sociales, sans pour autant tomber dans l'abstraction théorique des sociologues ou des philosophes ; mais il fallait également défendre une *pratique* de l'histoire, qui prit la forme d'une recherche sans cesse reconduite, opérant par synthèses provisoires, guidée par des hypothèses à étayer, appuyée sur une bibliographie systématique et alimentée par un travail collectif.

Et malgré les évolutions éditoriales en France et à l'étranger, leur diagnostic ne varia pas non plus : les historiens préoccupés de questions économiques et sociales ne disposaient pas selon eux, à la fin des années 1920, d'un instrument de travail véritable. Dans un horizon de publications alors encombré (Dumoulin, 1990 : 95), Bloch et Febvre durent s'efforcer de persuader les éditeurs pressentis et les collaborateurs éventuels de la légitimité de leur entreprise. Ils explicitèrent ainsi leur point de vue sur le champ des revues de sciences sociales à la fin des années 1920.

### *La hantise des revues rivales*

En 1927 et 1928, la *Revue d'histoire économique et*

*sociale* connaissait de graves problèmes économiques qui menaçaient son existence. L'éditeur des futures *Annales*, Armand Colin, inquiet de constater que deux membres du futur comité directeur de la revue, Henri Hauser et Charles Rist, figuraient également dans la Société de soutien de la *Revue d'histoire économique et sociale*, envisagea alors, au mois de juin 1928, de faire fusionner les deux revues presque homonymes. Cette éventualité força Bloch et Febvre à défendre leur projet *contre* leurs concurrents éditoriaux, en soulignant vigoureusement les divergences des deux entreprises. La *Revue d'histoire économique et sociale*, répondirent-ils, est ennuyeuse parce que trop académique ; elle est strictement limitée à ce qui se passe dans l'Hexagone ; elle est exclusivement historique ; et elle est l'organe des facultés de Droit<sup>12</sup>, et non de Lettres. Par ailleurs, confiait Febvre à Pirenne en 1923, elle n'est pas sous-tendue par un projet intellectuel qui imprime une cohérence à ses diverses rubriques ; et cet éparpillement témoigne de la «pénurie» des revues «sérieuses» dans le domaine de l'histoire économique et sociale : «de temps en temps quelques bons articles, mais une bibliographie inexistante, [et] des comptes rendus faits au hasard des envois de livres à la Revue»<sup>13</sup>.

Du côté des Facultés de Lettres, deux revues «sorbonnardes»<sup>14</sup>. La *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, d'abord, lancée en 1899, représentait pour Bloch et Febvre la critique érudite des textes, et l'histoire «historisante» attachée à la chronologie et aux événements politiques et diplomatiques : le titre même de la revue allait à l'encontre de leur désir de décroquer l'investigation historique des périodisations convenues.

La *Revue historique*, ensuite, était proche d'eux à

<sup>11</sup> *Correspondance Pirenne* (1991 : 9-19).

<sup>12</sup> *Ses fondateurs, Auguste Deschamps et Auguste Dubois, étaient tous deux professeurs d'économie politique, discipline alors enseignée dans les Facultés de Droit.*

<sup>13</sup> *Correspondance Pirenne* (1991 : 47).

<sup>14</sup> *Je reprends une expression d'André Burguière* (1979 : 1354). *Sur l'important «capital symbolique» de la Sorbonne dans le champ universitaire français, et sur le poids des chaires parisiennes dans la régulation de l'ensemble d'une discipline, je renvoie à l'étude de Charle* (1994 : 190-191).

maints égards. Tous deux y avaient collaboré ; leur culture politique<sup>15</sup> comme leur trajectoire académique les orientaient vers ce type de publication, si bien que la conduite des *Annales* se devait, à leurs yeux, d'être constamment vigilante : «Nous sommes naturellement prisonniers de nos habitudes et de notre milieu. Faire une *Revue historique* améliorée ne nous aurait donné, ni à l'un ni à l'autre, beaucoup de mal. Dans ce que nous avons entrepris, il y a, au fond, une espèce de petite révolution intellectuelle ; il est difficile d'y plier les autres, et de nous y plier nous-mêmes. Et une revue, comme la nôtre, est forcément une création continue»<sup>16</sup>.

Cette vigilance passait pour les deux directeurs par une série de ruptures qu'il était nécessaire de reconduire dans toutes les rubriques de la revue. Le premier refus prit la forme d'une lutte ouverte contre l'histoire diplomatique, militaire et politique, et contre l'approche biographique privilégiées par la *Revue historique*. Il tint également à l'abandon des compartimentages par périodes ou par historiographies nationales. Il y avait en effet pour Bloch et Febvre un «intérêt méthodologique» à formuler les questions par ensembles de problèmes notamment dans la stratégie des comptes rendus : «On a vu, dans la *Revue historique*, un auteur chargé de rendre compte des travaux d'histoire grecque de langue française - tandis qu'un autre analysait les travaux d'histoire grecque en langue étrangère. C'est un exemple à ne pas suivre [...] une absurdité manifeste»<sup>17</sup>.

Cette remarque rejoint la critique adressée à la *Revue d'histoire économique et sociale*, à savoir sa distinction des travaux français et étrangers, et son cantonnement dans un horizon exclusivement hexagonal. Cette gestion des comptes rendus trahissait surtout pour Bloch et Febvre un manque de cohérence, qui n'était que l'effet de l'absence d'un projet intellectuel suffisamment clair pour imprimer une orientation à la revue. En cela, comme on va la voir, la *Revue historique* tranchait avec *L'année sociologique* ou avec les *Annales de géographie*. A l'opposé de cette logique du coup par coup, confiait Febvre en 1922, «nous voulons des Bulletins [de comptes rendus] vivants qui ne soient pas l'œuvre anonyme d'X ou d'Y, bibliographie de rencontre, mais de quelqu'un qui a ses idées, qui dit je, et qui cherche, d'année en année, de Bulletin en Bulletin, à organiser effectivement les recherches dans un rayon donné. [...] Nous ne voulons pas d'une *Revue d'érudition*

pure et sèche, d'une nomenclature à l'usage des faiseurs de fiches en série»<sup>18</sup>. Le dernier point sur lequel le projet des *Annales* différait de la *Revue historique* tenait à l'exclusion des préoccupations des sciences sociales par cette dernière<sup>19</sup>. Cette attitude de non-recevoir était en effet incompatible avec l'ambition unificatrice de Bloch et Febvre.

La *Revue de synthèse historique* eut une autre réaction que la *Revue historique* à l'égard du courant sociologique et statistique de ce début du XXe siècle. Henri Berr, son directeur, avait pris la mesure du bouleversement que connaissaient les sciences sociales, mais il se refusait à détronner l'histoire de son statut de fédératrice de toutes les synthèses<sup>20</sup>. Pour ces raisons, Bloch et surtout Febvre se sentaient proches du projet de Berr ; ils participèrent tous deux aux Semaines de synthèse que ce dernier organisait, publièrent dans sa revue, et Febvre devint en 1926, avec Berr, coordinateur de la Section de Synthèse Historique du Centre International de Synthèse créé un an plus tôt.

Si l'on suit l'interprétation de Chartier et Revel, les directeurs des *Annales*, s'ils s'inspiraient en partie de ce modèle d'ouverture aux disciplines voisines, tinrent à marquer, dès leur premier éditorial, leur distance vis-à-vis de la teneur trop théorique de la *Revue de synthèse historique* (Chartier et Revel, 1979 : 435).

Cette démarcation allusive n'était pourtant pas une attaque frontale, comme dans le cas de la *Revue d'histoire économique et sociale* ou de la *Revue his-*

---

<sup>15</sup> Bloch et Febvre, à l'instar du «courant majoritaire de la *Revue historique*», appartiennent à une «gauche modérée, laïque, républicaine, ouverte aux idées socialistes, mais aussi patriote, attachée à l'Empire colonial» (Burguière, 1979 : 1358).

<sup>16</sup> *Correspondance* (1994), lettre de Bloch du 20 septembre 1929 : 205.

<sup>17</sup> *Correspondance Pirenne*, «Note sur l'organisation d'une *Revue d'histoire et de sociologie économiques*» : (1991 : 11).

<sup>18</sup> *Correspondance Pirenne* (1991 : 25).

<sup>19</sup> *Sur cette indifférence de longue date, voir Mucchielli* (1995 : 66).

<sup>20</sup> «Tout le problème de Berr consiste à se démarquer des deux extrêmes que représentent alors, d'une part, la défense corporatiste de l'érudition historique (Langlois et Seignobos), d'autre part la dissolution de l'histoire dans la sociologie (Durkheim)» (Mucchielli, 1995 : 72).

torique. La *Revue de synthèse historique* ne pouvait pas être une concurrente véritable des *Annales*, parce qu'elle avait un autre statut dans les productions intellectuelles ; elle n'était pas perçue comme une publication académique. Sa légitimité scientifique et sociale, si elle autorisa la revue à peser dans les débats intellectuels de l'époque (que l'on songe à l'article de Simiand sur «l'histoire historisante», paru en 1903), ne se doubla pas pour autant d'une légitimité institutionnelle<sup>21</sup>. La revue animée par Berr, si elle était l'une des parutions dont les directeurs des *Annales* cherchèrent à se démarquer, faisait davantage figure de rivale inoffensive et tolérée, que d'adversaire éditorial.

Pour en finir avec ces fantômes éditoriaux qui hantaient l'esprit des fondateurs des *Annales*, signalons que Bloch et Febvre s'inquiétèrent lorsque parut, en 1921, un volume de la *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* (l'une des sources d'inspiration des *Annales d'histoire économique et sociale*), qu'ils croyaient interrompue en 1919 : «A mon sens, cette reprise du *Viertelj.* nécessite de notre part une contre-offensive - je veux dire l'annonce officielle de nos desseins non en France - c'est fait - mais dans les pays alliés. Il faut que le *Viertelj.* ne nous enlève pas de concours possibles, en Italie, en Angleterre ou aux Etats-Unis - et qu'on sache là-bas ce que nous préparons»<sup>22</sup>. Mais, quelques mois plus tard, les inquiétudes s'étaient dissipées : «le *Vierteljahrschrift* [...] a repris sa périodicité régulière, mais paraît bien pauvre et restreinte uniquement à ses collaborateurs allemands»<sup>23</sup>.

#### *Le spectre des revues exemplaires*

Au-delà de l'horizon historien, la formule des *Annales* s'inspirait de modèles préexistant dans les disciplines voisines, telles que la géographie humaine et la sociologie. *L'année sociologique* de Durkheim, comme a pu le dire Febvre, constituait un exemple de travail collectif, et les divers numéros de la revue témoignaient des tâtonnements d'une recherche en cours : «Lorsqu'à vingt ans avec des sentiments mêlés d'admiration et d'instinctive rébellion, nous lisions *L'année sociologique*, une des nouveautés qui retenait le plus notre attention, n'était-ce point ce perpétuel effort de remaniement, de réadaptation des cadres de classement qui, de volume en volume, s'assouplissaient, se modifiaient - et

toujours pour des raisons que les collaborateurs de Durkheim exposaient, discutaient, formulaient en clair ?»<sup>24</sup> Ainsi, Bloch et Febvre retinrent de *L'année sociologique* un mode collectif de travail fondé sur une spécialisation des collaborateurs, un type d'organisation de la recherche valorisant l'usage problématisé des comptes rendus, et une flexibilité des rubriques, tout entières tributaires d'un projet scientifique évolutif, et sans cesse clarifié par ses instigateurs.

Les *Annales de géographie*, enfin, furent en France l'un des points de repère de Bloch et, surtout, de Febvre. La revue des deux historiens leur doit en partie son titre ; et il faut sans doute y voir un hommage, autant qu'une stratégie commerciale d'une maison d'édition désireuse d'aligner les titres des revues qu'elle publie<sup>25</sup>. Sans s'attarder ici sur la proximité intellectuelle de Febvre avec l'École française de géographie initiée par Vidal de La Blache<sup>26</sup>, dont les *Annales de géographie* étaient l'expression, on retiendra d'une part que cette revue, à l'instar de

<sup>21</sup> Je m'inspire ici des distinctions de Karady entre *légitimité institutionnelle, c'est-à-dire universitaire (postes d'enseignement plus ou moins prestigieux) ou académique (appartenance à des Instituts ou des sociétés savantes nationales), légitimité scientifique (reconnaissance par l'opinion savante tout entière), et légitimité sociale (auprès d'organismes ou de publics entrant dans toute forme de promotion hors des institutions scientifiques)*. Voir son article (1979 : 50-51). Au sujet de Berr, voir Gemelli, 1987.

<sup>22</sup> *Correspondance Pirenne* (1991), lettre de Febvre du 31 mai 1922 : 37.

<sup>23</sup> *Correspondance Pirenne* (1991), lettre de Febvre du 31 janvier 1923 : 47.

<sup>24</sup> Lucien Febvre, «Histoire, économie et statistiques», in *Annales*, n° 2 (1930 : 583), cité par Müller dans l'introduction de la *Correspondance* (1994 : XVI).

<sup>25</sup> Max Leclerc, directeur de la maison Armand Colin à la fin des années 1920, tenait à l'analogie avec les *Annales de géographie* (*Correspondance* (1994), lettre de Febvre du 13 mars 1928 : 10).

<sup>26</sup> Febvre défendait «l'esprit géographique», «qui n'est en réalité qu'une des formes de l'esprit historique» (*Correspondance Pirenne*, 1991 : 70), et ne manquait jamais de rappeler combien son ouvrage *La terre et l'évolution humaine* avait été nourri des enseignements de Vidal de La Blache. Bloch, pour sa part, le pressait d'intégrer la «géographie historique» dans les *Annales*, car, disait-il, elle «n'a, nulle part, d'organe (les géographes la méprisant, et les historiens ne la comprenant pas)» (*Correspondance*, 1994 : 83).

*L'année sociologique*, constituait un modèle de politique des comptes rendus : Bloch et Febvre admiraient le caractère systématique et problématisé de sa «bibliographie annuelle» ; et que d'autre part elle encourageait les enquêtes empiriques collectives, dont nous verrons l'importance pour les *Annales*, en publiant des questionnaires destinés à ses lecteurs provinciaux et instruits.

## Les fantômes stylistiques

Produit d'un dialogue, parfois tendu, entre les deux directeurs, l'«esprit des *Annales*», tel qu'il inspire la revue durant les premières années de sa publication, hérite de pratiques de recherche établies dès le début du siècle, et diversement exprimées dans les publications existantes. Défini à grands traits dans les années 1920, Bloch et Febvre peinent néanmoins à en imposer les principes à tout ce qui fait, pratiquement, une revue, -à savoir des rubriques, des titres, des articles, des notes, des comptes rendus. L'émergence d'un «ton» particulier nécessita, pendant plusieurs années, d'innombrables ajustements. C'est que les deux directeurs n'avaient pas le réseau de collaborateurs dont ils rêvaient : en 1928, les contributeurs étaient sollicités par l'intermédiaire de collègues ou d'amis, tels que Henri Pirenne ou Albert Thomas<sup>27</sup>. Ils ne correspondaient pas à cette «jeunesse»<sup>28</sup> que Bloch et Febvre voulaient tant former ou encourager. Car «l'œuvre vivante et jeune»<sup>29</sup> ne pouvait être le fait que de «chercheurs» véritables, de «travailleurs» désireux de «connaître» plus que de «savoir». En opposition au «Bildungsideal» du «alles wissen» allemand<sup>30</sup> encore sensible à l'université de Strasbourg récemment francisée, et où enseignaient alors Bloch et Febvre, cette conception de la recherche s'inspirait de l'ethos savant du *chercheur*, représenté par les durkheimiens comme Mauss ou Simiand<sup>31</sup>, les enseignants des hautes écoles parisiennes ou les professeurs du Collège de France. Or les collaborateurs recrutés par le biais des réseaux alors disponibles étaient pour l'essentiel des *universitaires*, dont le «mode de production intellectuel» était très lourdement contraint par l'institution. L'éloignement de Paris, où Bloch et Febvre ne furent nommés respectivement qu'en 1936 et 1933, ajoutait encore à ces difficultés de recrutement. Strasbourg leur offrait moins de contacts intellectuels, moins d'opportunités de collaboration, et il ne fallait selon Febvre rien espérer des étudiants

locaux : «Vous savez notre dessein, à Marc Bloch et à moi, confiait-il à Simiand : former petit à petit, par l'action continue, à la fois critique et positive, d'une revue ouverte aussi largement que possible aux influences étrangères et à l'exemple des disciplines-sœurs devant qui les historiens «purs» se voilent la face, un personnel de jeunes travailleurs sensiblement différents de leurs aînés [...]. La tâche sera longue, dure et malaisée. Je ne me le dissimule pas. Elle le sera d'autant plus que je n'ai pas ce levier puissant de l'enseignement pour ébranler les vieilles bâtisses : ce ne sont pas mes pauvres étudiants strasbourgeois qui peuvent m'inciter aux larges espérances»<sup>32</sup>.

Les articles reçus par Bloch et Febvre entre 1929 et 1933 ne correspondaient donc que très rarement à leurs attentes. Il fallait selon les cas s'en contenter, les récrire ou les refuser. Durant les premières années d'existence de la revue, les deux directeurs tranchaient en outre, au coup par coup, des détails élevés au rang de «cas d'espèce» : fallait-il ainsi, par exemple, exprimer les sommes d'argent en se référant aux monnaies de l'époque, ou les convertir en francs, avec un risque d'approximation non négligeable<sup>33</sup> ?

Cette *stabilisation* progressive des multiples consignes éditoriales, argumentatives et stylistiques de la revue ne fut pas le fait d'un simple déploiement des principes inaltérables de «l'esprit des *Annales*» sur la surface du texte. Elle ne fut pas non

---

<sup>27</sup> Voir Pascal Cristofoli, juillet 1994, «L'aube des *Annales* d'histoire économique et sociale. Esquisse d'un réseau», *dactyl.*, notamment figure Ilc. Je remercie Jacques Revel de m'avoir aimablement transmis ce document.

<sup>28</sup> «Dans chaque pays, il faut un Correspondant national - choisi non à raison de son nom, mais de son activité et de ses promesses de collaboration réelles et efficaces. Un jeune. Le mot impliquant non pas tant la jeunesse physique absolue, celle qui se chiffre en années - que l'élan et l'énergie.» (Correspondance Pirenne, 1991, lettre de Febvre du 4 décembre 1921 : 13).

<sup>29</sup> Correspondance Pirenne (1991), lettre de Febvre du 4 décembre 1921 : 8.

<sup>30</sup> Voir Fink (1989 : 96).

<sup>31</sup> Pour la distinction entre durkheimiens chercheurs et durkheimiens universitaires, voir Heilbron, 1985.

<sup>32</sup> «Une correspondance entre Lucien Febvre et François Simiand à l'aube des *Annales*», in *Vingtième siècle*, n° 23 (1989 : 105).

<sup>33</sup> Correspondance (1994 : 280 et 283).

plus l'effet direct du point de vue des deux directeurs sur le champ des revues : les *Annales* étaient l'expression et l'outil d'un projet qui débordait largement l'ambition d'assurer une livraison régulière en histoire ; il s'agissait de reformuler la position de la discipline dans les sciences sociales, et d'affirmer son utilité sociale. Ni prolongement concret d'options uniquement théoriques, ni expression symbolique univoque de positions sociales, on comprend que l'évaluation des textes ait inclus des critères mêlant rigueur scientifique, enthousiasme intellectuel et confort de lecture.

La mise en série des remarques éparses contenues dans la correspondance de Bloch et Febvre dégage quatre pôles, qui sont autant de fronts de démarcation sur lesquels lutte incessamment le type d'écriture de l'histoire défendu par les *Annales*. Ces quatre ensembles de productions intellectuelles sont bien entendu les sciences sociales, au sein desquelles Bloch et Febvre, en se distinguant des autres revues, comme on l'a vu, tentaient d'imposer les traits distinctifs de leur nouvelle entreprise ; les romans, conformément à la rigueur objectiviste défendue par la « science historique » depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup> ; le journalisme et les manuels scolaires, enfin, parce qu'ils concernaient un public large, dont l'intérêt plus ou moins grand pour l'histoire pouvait avoir non seulement des répercussions sur le statut de la discipline dans l'enseignement de la Troisième République, mais revêtait aussi une importance civique : on n'était en effet jamais aussi bon citoyen, selon Bloch, que lorsqu'on s'émouvait au souvenir du sacre de Reims ou au récit de la fête de la Fédération (Bloch, 1990 : 198).

*Le « style de l'intelligence » contre « l'effet esthétique »*

L'*Histoire de la campagne française* de Gaston Roupnel, publiée en 1932, ne pouvait que retenir l'attention de Marc Bloch, dont les *Caractères originaux de l'histoire rurale française* avaient paru un an plus tôt. Romancier, auteur d'essais philosophiques, titulaire d'une « thèse de Sorbonne », Roupnel paraissait s'accommoder de divers registres d'écriture. Sa polygraphie ne pouvait que sembler louche aux yeux de Bloch, qui ne commença d'ailleurs jamais le roman policier qu'il envisageait pourtant d'écrire<sup>35</sup>. Le jugement du directeur des *Annales* est sévère : « je suis agacé par ce verbiage éjaculatoire qui, trop

souvent, marque une grande imprécision de pensée et des conjectures sans fondement. La verve ? Je veux bien. Mais nous sommes, après tout, un bon nombre de vieux cagneux auxquels il suffirait de se laisser aller la bride sur le cou, loin de la dure contrainte des faits et des textes, pour piquer, vaillamment que vaillamment, le topo brillant »<sup>36</sup>. Absence de critique documentaire, imprécision temporelle (« Au moyen-âge », « par la suite », « à l'occasion »), tautologies logiques masquées par les connotations et les élans lyriques du style, et donc appel au sens commun anachronique des lecteurs : autant de traits qu'on trouve chez Roupnel et qui tranchaient avec le rigorisme langagier de Bloch.

Febvre fut plus indulgent avec l'ouvrage, et -à la mort de Roupnel, il est vrai : « Quand parut son *Histoire de la campagne française*, je fus très séduit. Oh ! bien sûr, les vétéreux avaient de quoi exercer leur industrie sur ces pages souvent aventureuses, sur ces néolithiques un peu trop mis à profit, sur quelques effusions, trop abondantes, peut-être, en points d'exclamation. Mais quoi ? Il court à travers ces pages de telles senteurs, un tel parfum de bois et de prairies de terres fraîchement retournées et de vignes en fleurs ; il s'y lève, à chaque page, de si belles images de grâce franciscaine ; il s'y exprime un tel amour des gestes du laboureur, « si purs et si doux qu'ils semblent mettre le monde entier en paix », qu'il m'était impossible de m'associer à des critiques un peu grincheuses et qui montraient des auteurs insensibles au charme profond et à la forte leçon de ce que je continue à nommer un très beau livre. Un de ceux qui donnent faim et soif de savoir »<sup>37</sup>.

Si on peut lire dans cette divergence entre les deux directeurs des *Annales* une différence de tempérament autant que de formation (Ecole normale supérieure en section de lettres pour Febvre et admiration pour l'enthousiasme stylistique de Vidal de La

<sup>34</sup> Voir l'introduction de Lepenies (1990) au sujet du glissement de Buffon du statut de savant à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à celui de simple écrivain, pour ainsi dire, au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>35</sup> Voir notamment sur ce projet de roman, Raulff (1995 : 190-191).

<sup>36</sup> *Correspondance* (1994 : 14).

<sup>37</sup> « Les morts de l'histoire vivante : Gaston Roupnel » (1947), in Febvre (1992 : 387-388).

Blache, section d'histoire pour Bloch et adoption de l'austérité durkheimienne), leur exigence de rigueur est la même : la critique documentaire et la cohérence du raisonnement font la vraie valeur d'un ouvrage ; la langue doit ensuite transmettre au mieux le cheminement de la pensée et les résultats. C'est Michelet contre Fustel de Coulanges, mais toujours de la science historique des groupements humains. Aussi n'y a-t-il pas trace, dans la correspondance entre Bloch et Febvre, de frictions à propos du style des articles publiés. Tout au plus un peu d'ironie à l'égard des préférences de l'autre<sup>38</sup>.

Le sort réservé par chacun aux métaphores, qui sont l'indice caractéristique de la présence d'une recherche langagière, reconduit ces divergences et en précise la portée véritable. Pour Febvre, les réseaux métaphoriques devaient être sans cesse ajustés à l'évolution du monde *de l'historien*, parce qu'ils entrent dans la formulation de toute «histoire-problème» et qu'ils assurent par conséquent la compréhension de ses enjeux par un public contemporain : «il est bien curieux de constater aujourd'hui, dans un monde saturé d'électricité, alors que l'électricité nous offrirait tant de métaphores appropriées à nos besoins mentaux - nous nous obstinons encore à discuter gravement des métaphores venues du fond des siècles, lourdes, pesantes, inadaptées ; nous nous obstinons toujours à penser les choses de l'histoire par assises, par étages, par moellons - par soubassements et par superstructures, alors que le lancer des courants sur le fil, leurs interférences, leurs courts-circuits nous fourniraient aisément tout un lot d'images qui s'inséreraient avec beaucoup plus de souplesse dans le cadre de nos pensées»<sup>39</sup>. Bloch, plus ambigu, défendait l'idée complexe que les métaphores ne devraient être que les prolongements d'un raisonnement qui s'en méfie. En cela, elles seraient inéluctables, mais pas nécessaires. C'est ce qui ressort d'un passage consacré à Fustel de Coulanges : «Pour réussir, d'un même trait, à faire comprendre et le passé en lui-même et les moyens par où nous pouvons connaître ce passé, il fallait beaucoup d'art. Il y en a beaucoup, en effet, dans l'œuvre de Fustel, mais très particulier, en ceci qu'il ne cherche point l'effet esthétique et ne l'obtient, si j'ose dire, qu'en l'évitant : art d'architecte, non de décorateur. On raconte que Fustel conseillait à ses élèves de pourchasser les métaphores. Hélas ! c'est

notre infirmité de penser et de ne parler que par images, et je confesse m'être parfois irrespectueusement amusé à constater que le vieux maître, dans son travail d'émondage, a laissé subsister quelques expressions qu'il faut traiter de métaphoriques. «Je ne crois pas, dit-il quelque part, qu'il ait été écrit à aucune époque un livre aussi plein de crimes que celui de Grégoire de Tours : et tranquillement, *c'est un fleuve qui coule et répand ses eaux*». Ne sourions pas. Car, en vérité, ce qui fait ici la simple beauté de l'image, c'est qu'elle est involontaire, en d'autres termes spontanée. Point d'ornements. Un style dépouillé, dont la force réside dans des vertus tout intellectuelles de clarté, de logique, de proportion [...]. Nul appel à la sensibilité, et, cependant, pour le lecteur, cette émotion qui jaillit de la pure connaissance. C'est le style même de l'intelligence»<sup>40</sup>.

Les deux directeurs des *Annales* tombaient ainsi d'accord sur le fait qu'il y a des degrés différents d'élaboration littéraire dans l'écriture de l'histoire. Et même si Febvre en tolérait de plus poétisants que Bloch, pour tous deux il y avait, pour ainsi dire, roman et roman, - soit d'un côté, l'imagination prenant le pas sur la raison, comme dans la vague des «vies romancées»<sup>41</sup> qui gagnait alors les revues au détriment du travail des historiens véritables ; et de l'autre, le supplément de style qui souligne la démonstration avec une intensité émotive propre à la littérature. C'est qu'il s'agissait à la fois pour eux de défendre l'histoire en rappelant la rigueur de ses raisonnements, et en la rendant moins ennuyeuse à un public qui pouvait se lasser de son jargon scientifique, et perdre de vue son utilité sociale.

Cette même tension entre spécialisation des contributions et accès aisé à leur contenu prenait d'autres

---

<sup>38</sup> *Parlant des Annales en octobre 1929, Febvre confiait toutefois à Albert Thomas : «Ce n'est pas la revue vivante, dont je rêve. Mon codirecteur est très historien, et très érudit. Je l'ai laissé aller, un peu trop peut-être. Je suis venu à Paris précisément pour étudier les moyens de rendre la revue plus «actuelle» et vivante», cité par Müller dans l'introduction de la Correspondance (1994 : XLIII).*

<sup>39</sup> «Vivre l'histoire. Propos d'initiation» (1941), in Febvre (1992 : 26).

<sup>40</sup> «Fustel de Coulanges, historien des origines françaises» (1930), in Bloch (1995 : 214).

<sup>41</sup> *Correspondance Pirenne (1991), lettre de Bloch du 4 septembre 1930 : 127.*

traits, en fonction notamment de la prise en compte de publics ciblés. Là encore, le souci de la forme comme médiation ramasse tout ensemble des aspirations, des résignations, des craintes et des préjugés relatifs à l'écriture de l'histoire.

*«Tout le passé et tout le présent» : le péril «journalistique»*

La maison d'édition Armand Colin avait d'emblée envisagé, pour des raisons de viabilité économique, les lecteurs potentiels de la revue des *Annales* : soit les universitaires, avec cette crainte que la revue ne devienne trop académique, les gens d'affaires et les enseignants<sup>42</sup>. Ces milieux recelaient des *abonnés* possibles ; mais, pour les deux directeurs, ils pouvaient également s'avérer riches de *collaborateurs* éventuels, qu'il s'agit d'administrateurs, d'hommes d'affaires ayant voyagé, d'érudits locaux ou d'étudiants prometteurs. Il fallait donc être un peu «raccrocheur»<sup>43</sup>, notamment dans le choix des sujets, et dans celui des ouvrages discutés dans les comptes rendus. «Bien entendu, nous ne voulons pas d'une petite revue d'érudition, au sens mesquin du mot ; nous la voulons sérieuse cela va de soi, exclusive de tout journalisme, mais avec un champ très large, tout le passé (primitif compris) et tout le présent, et les mots «économiques» et «sociaux» eux-mêmes compris sans étroitesse», écrivait Bloch à Mauss en 1928, pour lui demander de figurer au nombre des collaborateurs des futures *Annales*.

«Tout le passé et tout le présent» : on retrouve la fonction sociale de l'histoire que privilégiaient les deux directeurs, à savoir éclairer le présent par le passé, et le terrain de toute «histoire-problème». Aussi n'est-ce pas sur la différence entre actualité et passé que portait la critique de Bloch à l'égard de la presse : on constate au contraire que les premières années des *Annales* ont coïncidé avec une intégration très marquée de sujets relevant de l'histoire contemporaine<sup>44</sup>. La distinction tenait plus aux procédures de construction de l'objet qu'à la période retenue. Aussi Febvre faisait-il part de sa surprise à Pirenne après avoir lu - «avec la conscience de quelqu'un qui est en vacances», ajoutait-il aussitôt comme pour s'excuser d'en parler - un article dans le *Temps* consacré à «La Russie mourante», et qui lui semblait avoir été écrit «par quelqu'un qui vient de vous lire. Ce qui est au moins peu probable»<sup>45</sup>. Pur hasard, donc, que le recoupement des interpréta-

tions savante et médiatique ; mais confrontation inévitable, sur tous les faits contemporains, de deux types spécifiques de discours. Car dans le même temps où Bloch et Febvre assignaient à l'historien d'éclairer le présent, le métier de journaliste se dégageait de la tutelle «lettrée» qu'avait illustrée tout au long du XIXe siècle la figure du publiciste, et développait des règles propres qui s'exprimaient par un point de vue particulier, qui ne se voulait plus seulement «pittoresque», mais crédible et sérieux<sup>46</sup>. Bloch et Febvre n'étaient pas seulement méfiants à l'égard de collaborateurs mêlés au journalisme<sup>47</sup> ; ils allèrent jusqu'à exclure un article sous prétexte qu'il était trop «journalistique», bien qu'il fût déjà mentionné sur le papillon de présentation du premier numéro de la revue<sup>48</sup>. Le cas d'un article de Jules Sion, proche ami normalien de Febvre, géographe vidalien un peu trop socialisant pour le maître, et professeur à l'université de Montpellier, éclaire quel type d'écriture, selon les deux directeurs, frôlait dangereusement le journalisme. Paru en 1932, sous le titre «Tourisme, économie, psychologie : les étrangers en Italie», il fut alors jugé «alerte, intelligent comme toujours - un peu journaliste». Febvre ajoutait : «au total excellent pour «l'abonné Philippon»»<sup>49</sup>, c'est-à-dire pour le public que la maison d'édition voulait atteindre (Philippon était employé chez Armand Colin).

<sup>42</sup> Voir *Correspondance* (1994 : 92, 170 et 331-334).

<sup>43</sup> *Correspondance* (1994), lettre de Febvre du 3 septembre 1929 : 177.

<sup>44</sup> Wesseling (1978 : 186-188) estime qu'en nombre de pages, l'histoire contemporaine (soit après 1815) occupe en moyenne 45% de la revue entre 1929 et 1941, contre environ 34% entre 1941 et 1968, et seulement 23% entre 1968 et 1977.

<sup>45</sup> *Correspondance Pirenne* (1991 : 42).

<sup>46</sup> Febvre, 1930, s'inquiétait beaucoup de cette industrialisation progressive de la presse, et plus largement, de l'ensemble des métiers intellectuels ; il y voyait plus exactement la «transformation graduelle d'intellectuels de plus en plus nombreux (...) en simples «employés» comparables à tous les autres», ce qui témoignait selon lui d'une «grave transformation dans les idées et dans les mœurs» (*Histoire sociale du temps présent*, in *Annales* : 130). Pour la dimension institutionnelle de cette professionnalisation, voir Martin (1997 : 119-230).

<sup>47</sup> *Correspondance* (1994 : 204).

<sup>48</sup> *Correspondance* (1994 : 94).

<sup>49</sup> *Correspondance* (1994 : 316).



Discutant de statistiques officielles du gouvernement italien sur le tourisme entre 1923 et 1931, Sion commençait par un examen des chiffres, en discutait la teneur et la précision, pour rebondir ensuite sur les hypothèses que suggérait ce paradoxe d'un essor constaté du tourisme en Italie et d'un gain moindre du secteur national. Mais bien vite, l'égrenage des pistes de recherches ouvertes pour la sociologie et pour la psychologie collective laissait place à un catalogue de jugements à l'emporte-pièce, et s'achevait par une évocation des villes «exquises» «sans lesquelles on ne peut goûter l'Italie» et par une définition normative de ce qu'aurait dû être un voyage en Italie («il faudrait ce bagage de connaissance qu'emportait jadis tout honnête homme», plutôt que la «déchéance intellectuelle» de ces «couches récemment arrivées à l'aisance [et qui] ne sont pas encore dégrossies»).

C'est sans doute ce discours tout à la fois tranché, approximatif et normatif qui représentait pour Bloch et Febvre un danger pour l'étude du présent et l'actualité du passé : «un historien, on ne lui demande pas de dire (sauf dans les journaux, quand on l'interviewe, mais alors, il ne s'agit plus d'histoire)- si oui ou non, Vercingétorix et Jeanne d'Arc méritent le titre de «héros nationaux»<sup>50</sup>.

*«Aiguiser le raisonnement» : contre le ressassement des mauvais manuels*

Parmi les nombreux comptes rendus publiés dans les *Annales*, dont on a vu l'importance dans le projet même de la revue, on s'aperçoit que les «manuels» d'histoire, comme les appelaient les directeurs, occupent une grande place. Le plus souvent, ce sont des manuels étrangers, allemands, anglais, belges ou suisses, mais on en trouve qui sont publiés en France : la discussion parfois très critique des productions étrangères en ce domaine fournissait autant d'occasions aux auteurs des comptes rendus, c'est-à-dire Bloch et Febvre pour l'essentiel, de les comparer à leurs équivalents français.

Ce que Bloch et Febvre entendaient par «manuel» ne recouvre pas les définitions savantes des historiens ou sémiologues des livres scolaires<sup>51</sup>. Ils rangeaient sous cette catégorie tout aussi bien les livres scolaires proprement dits, destinés à des élèves du primaire et du secondaire, ou des introductions pour étudiants, que «certaines collections de prétendue synthèse qui ne sont trop souvent que des suites de

manuels» : à l'époque, en effet, les synthèses collectives d'histoire se multipliaient, telles que *l'Histoire du monde* d'Eugène Cavaignac, dès 1924, *l'Histoire générale* de Gustave Glotz, dès 1925, *Peuples et Civilisations* de Louis Halphen et Philippe Sagnac, dès 1926, ou *l'Histoire universelle du travail* de Georges Renard, dès le début des années 1920, qui concurrençaient la collection de Henri Berr, *Evolution de l'humanité*, dans laquelle Febvre avait publié *La terre et l'évolution humaine* en 1922, et où Bloch allait faire paraître, dès 1939, sa *Société féodale*.

L'enjeu des manuels, une fois encore, était lié à la fonction sociale que Bloch et Febvre attribuaient à l'histoire, soit éclairer le présent par le passé afin d'offrir, au plus grand nombre de Français qui se sentaient concernés par l'avenir de leur pays, des repères à une action réfléchie. Cette vertu civique de l'histoire se transmettait selon eux en priorité par le biais de l'enseignement. Dans le second degré<sup>52</sup>, d'abord, il s'agissait de former des têtes bien faites plutôt que bien pleines. La «culture générale élevée» et le sens critique importaient davantage qu'une spécialisation trop précoce, ou que l'apprentissage mécanique de chronologies. L'enseignement, et donc les ouvrages d'histoire, devait «aiguiser le raisonnement» du «futur citoyen français» et non lui inculquer une «masse de faits»<sup>53</sup>. Cette priorité du raisonnement rigoureux devait aussi, selon Bloch et Febvre, caractériser les ouvrages destinés aux étudiants. Mais ce n'étaient alors plus tant des manuels que des livres de synthèse, et leur lectorat mêlait «historiens débutants» et amateurs éclairés. Ils subis-

<sup>50</sup> Febvre, «Ni histoire à thèse, ni Histoire-Manuel, entre Benda et Seignobos» (1933), in Febvre (1992 : 90).

<sup>51</sup> Voir Grize (1972), Choppin (1980), ou Stray (1993).

<sup>52</sup> Bloch et Febvre, dans leurs réflexions sur l'enseignement, avouent leur incompétence pour juger de l'école primaire. Leur expérience de professeurs à l'université, mais aussi d'examineurs du baccalauréat (en 1928, par exemple, pour Febvre - *Correspondance* (1994 : 19 et 21) a par contre nourri leur point de vue. Voir Bloch, (1921), «Sur les programmes d'histoire dans l'enseignement secondaire» ainsi que Bloch et Febvre, «Pour le renouveau de l'enseignement historique» (1937), in Bloch (1995 : respectivement 255-257 et 258-274) ; Bloch et Febvre, «A propos d'un concours», in *Annales* (1934 : 265-266) ; enfin Bloch, «Sur la réforme de l'enseignement» (1943), in Bloch (1990 : 254-268).

<sup>53</sup> Bloch, «Sur la réforme de l'enseignement» (1943), in Bloch (1990 : 268).

saient la double contrainte de l'accessibilité aisée et de l'exigence de rigueur scientifique, rejoignant par là le «double but» de l'enseignement : «savoir exposer les résultats acquis ; se montrer capable, soi-même, d'en dégager de nouveaux»<sup>54</sup>.

Ces ouvrages étaient à leurs yeux rarement de qualité, et la correspondance de Bloch avec son éditeur Berr, à partir de 1926, donne une idée des exigences que s'était fixées l'historien, et qui expliquent en partie la parution tardive des deux volumes de la *Société féodale* dès 1939. Car faire «œuvre de synthèse», c'était, plutôt que de définir ce que l'écriture de l'histoire ne devait pas être, montrer par l'exemple ce qu'elle pouvait être.

«Il s'agit d'être exact, c'est-à-dire en même temps près de la vie»<sup>55</sup> : le style de l'enquête

Nous avons déjà parcouru les diverses pathologies de la science historique que Bloch et Febvre cherchaient à prévenir : cloisonnement des disciplines, des périodes et des historiographies nationales ; byzantinisme érudit ; théorisation excessive ; imagination débordant la «dure contrainte des faits et des textes» ; approximations et jugements normatifs, c'est-à-dire le plus souvent anachroniques ; et ressassement sans hauteur des connaissances acquises. Par contraste, l'*enquête* est pour les deux directeurs des *Annales* la grande santé de l'histoire, sa physiologie et sa thérapeutique. Mode d'organisation collectif du travail de recherche et rapport problématisé au réel historique sensible dans les textes mêmes : elle résume l'écriture «vivante» de l'histoire.

Enquête : «Le mot sonne un peu fâcheusement aujourd'hui : «une heure avec», etc. Mais on peut lui rendre sa dignité», concédait Bloch en 1928<sup>56</sup>. Et dès 1930, les *Annales* comportaient une rubrique nouvelle, spécifiée suivant les enquêtes en cours : «problème de l'or», «plans parcellaires», «archives privées», «enquêtes contemporaines», etc.

En 1936, Bloch et Febvre lancèrent une enquête sur la noblesse que Braudel, en 1961, citera en exemple dans un éditorial intitulé «Retour aux enquêtes»<sup>57</sup>. Sous le titre «Reconnaissance générale du terrain»<sup>58</sup>, les deux directeurs fournissaient quelques «précisions sur ce que nous attendons d'un travail d'équipe ainsi proposé à nos amis», soit, pêle-mêle, à des «correspondants bénévoles»<sup>58</sup>, instituteurs surtout, professeurs d'université, doctorants et

diplômants<sup>60</sup>, aux «archivistes de nos départements»<sup>61</sup>, aux «bons travailleurs locaux»<sup>62</sup>, ainsi qu'à tous les membres des sociétés savantes d'histoire ou de folklore<sup>63</sup>. Ce document révèle, sous la forme d'un programme, les présupposés et les aspirations des deux historiens. Il dessine le style des *Annales*, c'est-à-dire indissociablement une conception du monde historique, une épistémologie, et un registre d'écriture.

La «mouvante réalité» du cours historique, nous disent Bloch et Febvre, impose de ne retenir de la noblesse que «quelques types européens particulièrement significatifs». L'échelle d'analyse déborde donc les cadres nationaux et s'ouvre au comparatisme. Ensuite, la noblesse doit être considérée comme un groupe ou un ensemble de groupes dont il convient d'étudier les «contours», en s'appuyant sur le degré plus ou moins légalisé du statut, le nombre relatif des nobles, et l'homogénéité variable des groupes eux-mêmes, sur laquelle renseignent les modes de recrutement ainsi que les abus d'affiliation. Dans le cas d'un groupe comme la noblesse, «qui, en quelque mesure, se veut à la fois distinct et supérieur», il faut s'attacher en premier lieu aux «problèmes de contact et d'influence». Ces derniers soulèvent en effet des «questions cruciales» pour une histoire économique et sociale, en ce qu'ils arti-

<sup>54</sup> Bloch et Febvre, «Pour le renouveau de l'enseignement historique» (1937), in Bloch (1995 : 260).

<sup>55</sup> Correspondance (1994), lettre de Bloch du 4 octobre 1933 : 414.

<sup>56</sup> Correspondance (1994 : 81).

<sup>57</sup> *Annales*, n° 3 (1961 : 421-424).

<sup>58</sup> *Annales* (1936 : 238-242).

<sup>59</sup> Febvre, «Une enquête : la forge de village», in *Annales* (1935 : 603).

<sup>60</sup> Bloch, «Sur le passé de la noblesse française : quelques jalons de recherche», in *Annales* (1936 : 374).

<sup>61</sup> Febvre, «Un appel, une enquête : les associations d'Ancien Régime», in *Annales* (1943 : 29).

<sup>62</sup> Febvre, «Un appel, une enquête : les associations d'Ancien Régime», in *Annales* (1943 : 30).

<sup>63</sup> Comme la Fédération des sociétés savantes bourguignonnes - Bloch, «Nord et sud : une enquête», in *Annales* (1936 : 575) -, le Comité de folklore champenois et le Comité régional du folklore mâconnais - Febvre, «Enquêtes folkloriques en France», in *Annales* (1935 : 74-75). On comprend tout ce que Febvre avait à gagner à présider la Société d'histoire locale. Voir Noiriel (1996 : 30-31).

culent le mode de vie d'une classe (sociale, mais dont il s'agit de préciser les caractéristiques économiques), son type de sociabilité (ses «usages mondains») et les pouvoirs qu'elle détient (grades dans l'armée ou postes dans l'administration, mandats électifs, etc.). La noblesse, enfin, s'interrogent Bloch et Febvre, a-t-elle un «état d'esprit spécifique» ? «Car il n'y a après tout de classes que des consciences et là où manquerait la mentalité de groupe, le groupe ne serait plus qu'une fiction» : c'est dire que le sens donné par les individus à leur situation et à leur action est partie intégrante de la réalité historique, et partant, de l'interprétation de l'historien.

Comparatisme, groupes sociaux, variations relatives, dimensions économique, sociale et culturelle : autant de cadres imposés à l'élaboration de l'objet. A cela s'ajoute la double herméneutique<sup>64</sup>, qui mêle déterminisme de l'histoire et «conscience» de ses acteurs, regards du passé et vue de l'historien, lois et anachronismes. Mais, outre qu'elle est une règle de méthode, la double herméneutique oriente l'écriture jusque dans ses traits les plus discrets : non pas seulement au plan de la narration, mais à ceux de la progression argumentative, des modalisations énonciatives ou des préférences lexicales.

Lisons les ouvrages de Bloch, par exemple. Ils captivent par leur précision même. Le détail des descriptions nous suggère ce qu'on aurait concrètement pu voir, sentir ou faire si l'on avait été membre de l'un des groupes étudiés ; et les éléments évoqués sont toujours saisis dans une logique d'argumentation générale qui dégage, toujours par contraste *explicite* avec le sens commun d'un lecteur contemporain, les multiples sens historiques *probables* des activités et des usages décrits. On est loin du roman, du reportage ou du résumé : et pourtant, chaque détail est évocateur pour un lecteur contemporain, et prudemment inséré par l'historien dans une interprétation richement documentée, critique et inédite.

L'écriture «vivante» consiste à passer, comme Bloch et Febvre le rappellent encore dans leur notice concernant l'enquête sur la noblesse, «du domaine du mot à celui de la vie». L'imagination historique consiste pour eux en ce «don précieux et rare de se replacer dans les conditions de vie et d'esprit des sociétés disparues, puis de les évoquer avec un saisissant relief»<sup>65</sup>. C'est le remède à toute «histoire psittacique», laquelle, devisant sans avoir à l'esprit ce dont elle parle, n'évoque que des fantômes doublement absents : du passé où ils agirent pourtant, et du présent qu'ils pourraient nous aider à comprendre.

Jérôme David  
Jerome.David@frmod.unil.ch

---

<sup>64</sup> Pour une discussion de cette notion, voir Giddens (1987 : 30-31) ; ainsi que Olivier de Sardan (1994 : 19-21).

<sup>65</sup> Febvre, «Un tempérament d'historien : Camille Julian» (1931), in Febvre (1992 : 353).

## Références

- Bloch M. et Febvre L. (1994), *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par B. Müller, Paris, Fayard, tome 1.
- Bloch M. (1990), *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard/Folio.
- Bloch M. (1995), Histoire et historiens, textes réunis par E. Bloch, Paris, Colin.
- Burguière A. (1979), «*Histoire d'une histoire : la naissance des Annales*», *Annales ESC*, 1347-1359.
- Burke P. (1990), *The French Historical Revolution. The Annales School, 1929-1989*, Cambridge Polity Press.
- Charle C. (1994), *La république des universitaires, 1870-1940*, Paris, Seuil.
- Chartier R. et Revel J. (1979), «*Lucien Febvre et les sciences sociales*», *Historiens et géographes*, n° 272, 427-442.
- Choppin A. (1980), «*L'histoire des manuels scolaires : une approche globale*», *Histoire de l'éducation*, n° 9, 1-25.
- Dumoulin O. (1990), «*Changer l'histoire. Marché universitaire et innovation intellectuelle à l'époque de Marc Bloch*», in Atsma H. et Burguière A., *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, EHESS, 87-104.
- Dumoulin O. (1995), «*Le style national de l'historiographie*», *Espaces Temps*, n° 59-61, 176-183.
- Febvre L. (1992), *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin.
- Fink C. (1989), *Marc Bloch : A Life in History*, Cambridge, Cambridge UP.
- Gemelli G. (1987), «*Communauté intellectuelle et stratégies institutionnelles. Henri Berr et la fondation du Centre International de Synthèse*», *Revue de synthèse*, 108, n° 2, 232-240.
- Giddens A. (1987), *Social Theory and Modern Sociology*, Stanford, Stanford UP.
- Grize J.-B. (1972), «*Analyse sémiologique des manuels scolaires*», *Techniques d'instruction*, n° 4, 3-6.
- Hartog F. (1988), *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, PUF.
- Heilbron J. (1985), «*Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940*», *Revue française de sociologie*, vol. XXVI, 203-237.
- Karady V. (1979), «*Stratégies de réussite et modes de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens*», *Revue française de sociologie*, vol. XX, 49-82.
- Lepénies W. (1990), *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed. de la MSH.
- Lyons B. and M. (1991), *The Birth of Annales History : The Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique.
- Martin M. (1997), *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob.
- Mucchielli L. (1995), «*Aux origines de la «Nouvelle Histoire» en France : l'évolution intellectuelle et la formation du champ des sciences sociales (1880-1930)*», *Revue de synthèse*, 116, n° 1, 55-98.
- Noiriel G. (1996), *Sur la «crise» de l'histoire*, Paris, Belin.
- Olivier de Sardan J.-P. (1994), «*L'unité épistémologique des sciences sociales*», in *L'histoire entre épistémologie et demande sociale*, Toulouse/Versailles, Editions de l'IUFM de Créteil, 7-32.
- Passeron J.-C. (1997), «*Logique et schématique dans l'argumentation des sciences sociales*», *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XXXV, n° 107, 169-196.
- Raulff U. (1995), *Ein Historiker im 20. Jahrhundert : Marc Bloch*, Francfort, Fischer.
- Revel J. (1979), «*Histoire et sciences sociales : les paradigmes des Annales*», *Annales ESC*, 1360-1376.
- Stoianovich T. (1976), *French Historical Method. The Annales Paradigm*, Ithaca et Londres, Cornell University Press.
- Stray C. (1993), «*Quia nominor leo* : vers une sociologie historique du manuel», *Histoire de l'éducation*, n° 58, 71-102.
- Werner K. F. (1990), «*Marc Bloch et la recherche historique allemande*», in Atsma H. et Burguière A., *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, EHESS, 125-133.
- Wesseling H. L. (1978), «*The Annales School and the Writing of Contemporary History*», *Review*, n° 3-4, 185-194.